

Modernité du groupe
dans la clinique
psychanalytique

Collection
« Actualité de la psychanalyse »
dirigée par Serge Lesourd

Thérapeutique du sujet, la psychanalyse est aussi une théorisation du rapport du sujet au monde, en ce qu'il s'inscrit dans l'inconscient. Les transformations sociales intéressent donc au plus haut chef la psychanalyse tant dans sa pratique que dans sa théorie. Psychanalyse et actualité sont ainsi en liens intimes l'une avec l'autre et c'est leur double articulation qui constitue le projet de la collection.

Ainsi, la collection « Actualité de la psychanalyse » se propose d'une part d'éclairer par la psychanalyse ce qui fait l'actualité, l'actuel des mouvements sociaux, et d'autre part de transmettre l'actualité de la recherche en psychanalyse. Le travail de la clinique psychanalytique étant de fait pris dans ce double mouvement d'innovation et de compréhension de ce qui s'actualise pour le sujet, lui-même pris dans une actualité de la société.

Voir les titres déjà parus en fin d'ouvrage

Sous la direction
d'Édith Lecourt

Modernité du groupe
dans la clinique
psychanalytique
Groupe et psychopathologie

Collection « Actualité de la psychanalyse »

érès
éditions

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2824-2
Première édition © Éditions érès 2007
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

INTRODUCTION	
<i>Édith Lecourt</i>	7
PSYCHOPATHOLOGIES COLLECTIVES, APPROCHE HISTORIQUE	
DÉLIRER EN GROUPE : FIGURES HELLÉNIQUES DE LA PSYCHOPATHOLOGIE COLLECTIVE	
<i>Franklin Rausky</i>	13
FOUS ALLIÉS	
Folie à deux, folie à plusieurs : folies simultanées, délires convergents ou folie communiquée ?	
<i>Jean-Pierre Vidal</i>	29
GROUPALITÉ ET PATHOLOGIE, APPROCHE PSYCHANALYTIQUE	
DE LA PERVERSION NARCISSIQUE	
Pathologie de l'interaction, de l'intersubjectivité, pathologie groupale...	
<i>Jean-Pierre Vidal</i>	69
CONTROVERSES SUR L'INCESTE FRATERNEL	
<i>Rosa Jaitin</i>	95

LE COUPABLE-ÉCRAN EN GROUPE Du secret des origines aux points aveugles dans les collectifs et les institutions <i>André Sirota</i>	115
LA GROUPALITÉ SECTAIRE : EMPRISE ET MANIPULATION <i>Emmanuel Diet</i>	149
DIFFÉRENTS DISPOSITIFS	
LE GROUPE EN THÉRAPIE, LE GROUPE EN FORMATION DANS UN MÊME DISPOSITIF DE « COMMUNICATION SONORE » <i>Isabelle Julian</i>	167
PSYCHOPATHOLOGIE DU GROUPE FAMILIAL <i>Philippe Robert</i>	189
LA FAMILLE COMME GROUPE ET L'AU-DELÀ DE LA GROUPALITÉ Parenté ou parentalité ? <i>Alberto Eiguer</i>	209
ANALYSE DE TRAUMAS INSTITUTIONNELS <i>Monique Soula Desroche</i>	225
TRANSFERTS ET PSYCHOPATHOLOGIES GROUPEALES	
LE PSYCHOTIQUE ET LE FACE-À-FACE PLURIEL La situation de groupe peut-elle être contre-indiquée dans certains cas de psychose ? <i>Édith Lecourt</i>	245
L'ÉMOTIONNALITÉ RYTHMIQUE ET SES DYSFONCTIONNEMENTS <i>Ophélie Avron</i>	261
INTRODUCTION À LA PSYCHOPATHOLOGIE DES AMBIANCES <i>Christophe Bittolo</i>	281
CONCLUSION <i>Édith Lecourt</i>	313
BIBLIOGRAPHIE.....	315

Introduction

Groupe, classe, commission, conseil, jury, réunion d'amis, de famille, etc., elles sont quotidiennes les situations qui nous confrontent au fonctionnement groupal et à ses particularités. Il n'est pas rare alors qu'un sentiment de malaise, une ambiance de crise ou qu'une issue inattendue, favorable ou non, nous laissent perplexes, dans l'incompréhension de ce qui s'est passé, comme malgré nous, et de la façon dont nous y avons nous-mêmes réagi.

Si la représentation que l'on se fait généralement du clinicien le situe dans l'intimité d'une relation duelle (consultation, cabinet), ce livre montre comment une approche psychanalytique éclairée sur le fonctionnement psychique en groupe offre une compréhension et des modalités d'intervention dans des situations groupales. Il présente aussi des dispositifs particuliers pour favoriser l'analyse en groupe.

À l'heure où l'on s'inquiète des dérives possibles dans les groupes et mouvements associatifs, susceptibles de développer des processus sectaires, il était important d'offrir une réflexion clinique attentive aux différents niveaux impliqués dans ces phénomènes de groupe : l'individu, le groupe, l'institution et l'environnement social. Les avancées théoriques réalisées depuis les années 1960 par les cliniciens psychanalystes fondateurs des écoles anglaise (Foulkes, Bion), argentine (Pichon Rivière) et française (Anzieu, Kaës, Rouchy, Avron, en particulier) de l'analyse de groupe, nous permettent, désormais, de développer une

pensée clinique qui considère l'individu comme maillon d'une chaîne sociale et intergénérationnelle. Le groupe famille n'est-il pas le berceau de tout processus d'individuation, la caisse de résonance des pathologies manifestées aux niveaux individuel, familial et transgénérationnel ?

Les auteurs de cet ouvrage, tous psychanalystes impliqués dans des pratiques groupales, ont souhaité montrer ce qu'une écoute clinique, psychanalytique, plurielle, peut amener de dégage­ment à une situation de crise individuelle ou groupale. L'inconscient, comme l'écrivait déjà D. Anzieu, se manifeste dans toute situation humaine, sur le divan, mais aussi à l'école, dans la famille, dans l'entreprise, à l'hôpital, dans tout groupe et toute institution. Il convient de souligner que, pour autant, le groupe social n'est pas thérapeutique en lui-même, qu'un cadre thérapeutique est seul capable de transformer le groupe en instrument thérapeutique. Et nous avons encore beaucoup à travailler pour faire le tour des caractéristiques qui opèrent cette transformation du groupe social en groupe thérapeutique, du côté du (des) thé­rapeute(s) comme des dispositifs proposés. Pour traiter quelles pathologies ? Peut-on parler de pathologies groupales, institutionnelles ou bien de fonctionnements pathologiques à un moment précis ? Les chapitres suivants développent cette problématique du groupe et de la psychopathologie. Ils viennent illustrer cliniquement l'observation des processus psychiques à l'œuvre aux niveaux intrapsychique (dans la psyché individuelle), intersubjectif (entre les psychés) et transsubjectif (c'est-à-dire au niveau proprement groupal), dans chacune des situations présentées.

La première partie propose une approche historique des psychopathologies collectives, de la Grèce antique à nos jours, ces phénomènes étant interprétés de différentes façons (avec, notamment, la question de la contagion) : la folie est-elle une affaire individuelle ou collective ? Tel est le questionnement au cœur de ce débat. Il était important de situer cette approche psychanalytique nouvelle par rapport à ce contexte historique.

La deuxième partie aborde des manifestations pathologiques qui relie­nt l'individu et le groupe, dans la perspective de leur articulation et du dégage­ment de plusieurs niveaux de fonctionnements psychiques simultanés. Des différentes pathologies manifestées dans les groupes et les institutions, la question de la perversion est la plus fréquemment évoquée, peut-être justement en raison de ses conséquences aliénantes. Nous lui avons donc consacré plusieurs chapitres, situant cette problématique dans le groupe familial, dans le groupe de travail, dans la secte, etc. Chacune de ces analyses utilise un dispositif clinique particulier, précisé à partir d'illustrations cliniques.

La troisième partie développe cette question du dispositif en présentant des pratiques de groupe de formation et de groupe de thérapie, de thérapie familiale, et d'intervention clinique dans les institutions. Il était important, en effet, de montrer comment cette question du dispositif clinique groupal se pose dans des champs d'intervention aussi différents.

Enfin, la quatrième partie est, elle, plus centrée sur la question des processus relationnels, transféro-contre-transférentiels particuliers à la situation groupale, c'est-à-dire à ce face-à-face où analyste(s) et participants se trouvent tous fortement sollicités. La proposition d'Ophélie Avron d'« interliaison rythmique » y est particulièrement travaillée, dans ses relations avec les dernières avancées sur l'empathie, comme aussi dans la considération des ambiances de groupe et de ce qui peut s'y déposer de la pathologie d'un sujet, d'un groupe et d'une institution. Ces apports théoriques permettent de discuter en particulier la question du traitement des pathologies non névrotiques en groupe.

Dans chaque chapitre les auteurs développent l'articulation entre la clinique (cas individuel ou groupal, familial, institutionnel) et la théorisation dans ses aspects psychopathologique et psychanalytique. La dimension groupale y est envisagée au niveau du groupe social, de l'inconscient en groupe, mais aussi dans ses résonances intrapsychiques, du groupe dans l'individu, des voix plurielles qui le constituent.

PSYCHOPATHOLOGIES COLLECTIVES,
APPROCHE HISTORIQUE

Franklin Rausky

Délirer en groupe : figures helléniques de la psychopathologie collective

L'histoire de la psychopathologie collective du monde moderne trouve ses précurseurs au XVIII^e siècle, avec les essais de Philippe Hecquet sur les convulsions de saint Médard, décryptées par l'auteur comme des épidémies d'hystérie à thème mystique, et, plus tard, avec le Rapport des commissaires royaux sur le magnétisme animal de Mesmer, présenté comme un phénomène de contagion épidémique en groupes restreints. Au XIX^e siècle, les observations cliniques d'Esquirol, Morel et Moreau de Tours témoignent d'une nouvelle sensibilité médicale, où les troubles psychiques peuvent se communiquer à l'intérieur d'un milieu familial ou groupal. Ce nouveau regard clinique trouve son essor, dans la seconde moitié du XIX^e siècle et dans les premières années du XX^e siècle, avec les travaux des grands aliénistes de l'école de l'infirmerie spéciale de Paris, Legrand de Saulle, Lasègue et Falret, Régis, Morandon de Montyel, Arnaud et de Clérambault, avec leurs théories, originales mais controversées, sur la « folie à deux », la « contagion du délire », la « folie communiquée » et la « folie simultanée¹ ».

Mais une archéologie du savoir clinique sur les troubles psychiques des groupes, des familles et des foules ne saurait faire l'économie d'une exploration de leur représentation aussi bien populaire que savante, dans les cultures de l'Antiquité. Dans ce vaste champ de recherches, la vision des folies, des transes et des délires des groupes dans le monde

Franklin Rausky, maître de conférences à l'université Louis-Pasteur de Strasbourg.

1. F. Rausky, « Parents délirants, enfants délirants : arbre généalogique et biographie familiale dans le délire intergénérationnel », *Cliniques méditerranéennes*, « Filiations 1 », n° 63, p. 207-222.

hellénique, hellénistique et gréco-romain, au carrefour de la mythologie archaïque et classique, des cultes des mystères, de la religion institutionnelle des cités, de la philosophie platonicienne et de la médecine hippocratique, constitue un domaine privilégié d'exploration.

La Grèce antique apparaît souvent comme le berceau de la rationalité scientifique et philosophique, du « miracle grec », du Logos dans lequel Freud voyait le lointain avenir de l'humanité. Cette vision rationaliste du passé hellénique est décrite par le psychanalyste genevois Raymond de Saussure sous un jour fort apologétique : « La civilisation grecque est parvenue à faire tomber le voile qui la séparait de la réalité », car les citoyens de la cité grecque antique « décident selon leur réflexion, ils n'ont plus besoin des oracles, il n'est plus nécessaire d'apaiser le courroux des dieux [...]. Ici l'autoguérison ne se produit pas par voie mystique, ce sont les cadres mêmes qui produisent la névrose, qui sont renversés et ainsi ne s'interposent plus entre l'individu et la réalité ces schémas mystiques dont le but est d'apaiser l'angoisse² ».

Mais les travaux de nombreux historiens, anthropologues et psychanalystes mettent en lumière l'autre visage de cette civilisation : la pensée archaïque et magique, qui s'exprime dans une fulgurante mythologie résistant aux progrès de la science grecque et s'exprimant, après des déclins passagers, par ce que Dobbs appelle le « retour de l'irrationnel³ ».

Dobbs interprète ce phénomène à la lumière d'une hypothèse empruntée à la psychanalyse d'inspiration sociale culturaliste : la « peur de la liberté ». Ce concept, formulé à l'origine par Erich Fromm, cherchait à rendre compte de la fascination exercée sur la société allemande des années 1930 par le national-socialisme. Pour Fromm, des secteurs entiers de la population du Reich ont préféré fuir la liberté, source d'angoisse, et se réfugier dans la chaleur régressive et sécurisante d'un système totalitaire. Pour Dobbs, cette hypothèse explique pourquoi, dans une civilisation grecque où des savants originaux mettaient en valeur la rigueur conceptuelle, la responsabilité éthique, l'esprit d'analyse et l'indépendance de jugement, des groupes humains intellectuellement et émotionnellement déconcertés par le nouvel esprit rationaliste de la cité, trouvaient refuge dans des cultes des mystères, véritables sociétés parallèles marquées, en opposition à la *polis* grecque classique, par l'abandon de toute autonomie et de toute individualité, par la dissolution dans un collectif d'initiés dévots, acteurs de scènes rituelles où revit une histoire archaïque habitée par la fatalité.

2. R. de Saussure, *Le miracle grec*, Paris, Denoël, 1939, p. 11 et 207.

3. E.R. Dobbs, *Les Grecs et l'irrationnel*, Paris, Aubier, 1955.

Cette opposition entre le pôle « rationnel » et le pôle « irrationnel » de l'esprit hellénique n'est pas exempte de contradictions et de paradoxes. Chaque pôle est, pour l'observateur moderne, une source d'intuitions significatives... et d'impasses conceptuelles. Ainsi, la doctrine médicale d'Hippocrate et de ses successeurs est, incontestablement, le point de départ d'une réflexion rationnelle et scientifique sur les troubles psychiques des patients individuels. Mais Hippocrate et ses disciples ignorent les perturbations psychiques des groupes, qui n'ont pas de place dans leur système nosographique, fondé sur les quatre humeurs et les tempéraments.

La mythologie grecque (archaïque et classique) et ses avatars tardifs (hellénistique et gréco-romain) mettent en lumière, à travers leurs exubérants récits allégoriques, des passions et des dérèglements dans la vie des couples, des fratries, des familles entières, des groupes, des villes et des foules qui sont autant de préfigurations légendaires des phénomènes psychiques collectifs explorés dans le champ clinique moderne.

Les récits des mythographes du premier millénaire avant l'ère chrétienne et des premiers siècles de l'ère chrétienne, loin d'être des pures fantasmagories désuètes, ont enrichi la compréhension contemporaine de la psyché individuelle et inspiré des concepts féconds dans l'histoire de la clinique : Lycaon, héros arcadien transformé en loup, préfigure la lycanthropie ou délire de métamorphose des aliénistes de la Renaissance ; les nymphes, divinités féminines de la passion amoureuse, inspirent la nymphomanie ou fureur utérine des médecins des Lumières ; Phobos, incarnation de la Peur, a partie liée avec le concept de « phobie », inventé par les aliénistes du XIX^e siècle pour désigner des craintes morbides véhémentes et foncières ; Narcisse, fasciné par sa propre image, est l'ancêtre mythique du narcissisme d'Havellock Ellis (1898) et de Paul Näcke (1899) ; Libitina, déesse romaine assimilée à Aphrodite et devenue divinité de la Passion, inspire à Albert Moll le concept de libido (1898) ; le mythe d'Œdipe, le malheureux héros qui tue son père et épouse sa mère, donnera naissance, à l'aube du XX^e siècle, au complexe d'Œdipe de Freud ; le complexe d'Électre, proposé par Jung (1913) comme équivalent féminin du complexe d'Œdipe, trouve sa source dans des récits mythiques immortalisés dans des tragédies célèbres ; les divinités grecques de l'amour et de la mort, Éros et Thanatos, rappellent le couple d'opposés du dualisme freudien pulsion de vie-pulsion de mort (1920) ; Ananké, divinité du destin, de la nécessité et de la fatalité inspire au psychanalyste L. Szondi l'analyse du destin, ou « anancologie »...

Mais les figures mythologiques de la psychopathologie des groupes et des foules, qui ont été l'objet des recherches des historiens des idées

et des mentalités, méritent, elles aussi, des études mettant en lumière leur intérêt théorique et clinique, dans le domaine spécifique de l'histoire de la psychopathologie des groupes et des sociétés. Ainsi, la légende d'Œdipe, au-delà de sa signification dans la vie psychique de l'individu, pourrait être décryptée comme l'expression d'émotions circulant dans l'inconscient groupal.

L'ÉTIOLOGIE SURNATURALISTE DES PERTURBATIONS COLLECTIVES

Dans la médecine grecque classique, la folie dans ses différentes entités nosographiques (hystérie, mélancolie, frénésie) est le fruit des lésions (école de Cnide) ou des perturbations des humeurs de l'organisme (école hippocratique de Cos). Dans les deux doctrines, l'origine du trouble psychique est endogène et somatique. Cette vision monadique, où le trouble psychique naît et vit dans l'intimité du patient, hors de toute influence sociale, se poursuit à travers les siècles, dans les travaux des continuateurs tardifs de l'œuvre hippocratique, Érasistrate, Asclépiade de Bythinie, Thémison, Celse, Soranus d'Éphèse, Coelius Aurelianus, Archigène d'Apamée, Rufus d'Éphèse, Arétée de Cappadoce et le célèbre Galien de Pergame. Au-delà de leurs divergences théoriques et cliniques, ils ont en commun une lecture intra-individuelle des troubles du psychisme. Tout autre est le regard de la mythologie grecque. Celle-ci propose une exubérante étiologie surnaturaliste : la folie, individuelle ou groupale, est provoquée par la punition, la vengeance ou la fureur des dieux contre leurs sujets. Ainsi, la folie des groupes s'inscrit dans une histoire, dans une succession d'événements dramatiques, dans un réseau d'émotions opposant des personnages en conflit. Folie qui se traduit par des meurtres commis en groupe, par des suicides collectifs, par des ivresses, des orgies, des automutilations...

Deux récits célèbres de l'Antiquité grecque témoignent de cette mystérieuse étiologie où la groupalité devient morbide par le fait d'une puissance extérieure.

Dans une histoire d'origine orientale, un hermaphrodite, Agdistis, est émasculé par Dionysos, prend un aspect féminin et tombe amoureux d'un jeune homme, Attis. Mais celui-ci reste insensible au désir d'Agdistis. Pour se venger, Agdistis frappe de folie Attis et tous ses suivants. Au cours d'une scène orgiastique, Attis et ses amis, pris d'une fureur délirante, s'émasculent⁴. Ce récit n'est pas sans évoquer des rites de

4. P. Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, PUF, 1951.

castration collective accomplis, à diverses époques et dans des pays différents, par des initiés plongés dans un état modifié de conscience de type hypnotique, marqué par l'analgésie. Pour le lecteur contemporain familier des théories psychanalytiques, la légende d'Agdistis et d'Attis peut être lue comme une narration de la transformation de l'énergie libidinale frustrée en énergie destructive et perturbatrice portée vers le monde extérieur.

Dans certains cas, les dieux ne frappent pas de délire une foule nombreuse, une cité entière ou une famille, mais seulement deux victimes, qui peuvent être des frères ou des sœurs, ou un couple mari-femme. Préfigurations mythiques du délire familial qui deviendra, au XIX^e siècle, la forme privilégiée de la « folie à deux », qui frappe deux personnes vivant, sous le même toit, une intense expérience pathogène⁵. Un récit hellénique de « folie à deux » est celui d'Athamas et de son épouse Inno. Ils sont frappés de folie par la déesse Héra. Leur faute : ils avaient caché l'enfant Dionysos. Cet épisode est une des plus anciennes narrations sur ce que les aliénistes du XIX^e siècle appelleront le délire conjugal⁶. Des délires où mari et femme semblent habités par la même perturbation, tiennent le même discours chimérique, se livrent aux mêmes scènes de violence frénétique.

LES ÉPIDÉMIES PSYCHIQUES

Les écoles médicales du monde grec ont décrit et cherché à expliquer théoriquement le phénomène mystérieux et dramatique de la transmission de la maladie d'un individu à un autre et, partant, de la contagion des foules. Ainsi naît, dans la nosographie antique, le concept d'épidémie, dont la figure paradigmatique est la peste qui parcourt les pays et envahit les cités, semant la mort sur son passage. Mais dans les traités cliniques grecs, l'épidémie est pratiquement toujours somatique. Elle ne concerne que les « maladies du corps », non les « maladies de l'âme ». Les troubles de l'esprit sont expliqués par une théorie monadique, intra-individuelle, endogène : celle du déséquilibre pathologique des humeurs. Or, cette lecture des perturbations psychiques ignore la possibilité du passage de la folie d'un individu à un autre, car les quatre humeurs (sang, bile jaune, phlegme, bile noire) forment la constitution spécifique de chaque personne, le « caractère » (terme qui veut dire,

5. F. Rausky, *op. cit.*

6. *Ibid.*

précisément, « marque », « signe », et plus spécifiquement « borne » ou « frontière », indiquant, par là, la limite infranchissable entre le dedans et le dehors, entre l'Un et l'Autre). Ces liquides vitaux déterminants du comportement ne sauraient être communiqués d'un individu à l'autre. De là, l'impossibilité théorique d'une épidémiologie du trouble psychique. Ainsi, la théorie humoraliste, progrès scientifique incontestable dans l'exploration des rapports entre psyché et soma, a constitué, paradoxalement, un obstacle épistémologique dans la compréhension des phénomènes psychiques morbides des groupes.

Tout autre est le regard de la mythologie qui, étrangère à la rigueur méthodologique de la science médicale naissante, admet des liens étranges et des passages mystérieux entre les hommes et illustre, dans de nombreux récits, la contagion de la folie dans les groupes restreints et dans les masses populaires.

Un récit du cycle dionysiaque, l'histoire de Callirhoé, est significatif de cette vision surnaturaliste des épidémies psychiques.

Une jeune fille du nom de Callirhoé est l'objet du désir amoureux de Coréso, prêtre du culte dionysiaque. Vertueuse, elle refuse de se donner à son prétendant. L'amant dépité se plaint à son maître Dionysos, dieu de la démesure, du vin, de l'ivresse et de l'orgie. Pour venger son serviteur Coréso, le dieu Dionysos, dans son omnipotence punitive, répand dans toute la contrée une épidémie de folie. Les habitants du pays, victimes innocentes, sont alors en proie à des délires et à des accès de frénésie. L'oracle de Dodone, consulté, ordonne d'apaiser la colère du dieu en offrant la jeune fille en sacrifice⁷. On trouve, dans cette narration, une idée-force présente dans des nombreuses cultures, antiques et modernes : la maladie, la souffrance, la folie des individus et des sociétés ont partie liée avec une faute, morale ou religieuse. La faute de Callirhoé est incompréhensible dans une morale judéo-chrétienne qui exalte la valeur de la vertu : la malheureuse jeune fille avait refusé d'accorder ses faveurs sexuelles à un personnage lubrique et capricieux. Fort différente est la vision de la Grèce antique : cette résistance de Callirhoé était un acte d'*hybris*, de révolte contre un pouvoir divin absolu et arbitraire. Cela n'aura pas seulement des conséquences néfastes pour la jeune fille, mais aussi pour toute la contrée. Le malheur collectif implique un coupable à découvrir et à punir. Cette idée du « fou-coupable » de catastrophes collectives n'a pas entièrement disparu dans la pensée moderne. Un parfum de culpabilisation du sujet anormal, asocial, pervers, et des groupes déviants et atypiques est présent chez

7. P. Grimal, *op. cit.*

de nombreux auteurs du XIX^e et du XX^e siècle, pour lesquels les esprits perturbés sont porteurs d'un trouble social. Se révolter contre les puissances suprêmes, contre l'ordre supérieur entraîne des tragédies pour la cité tout entière.

LES SUICIDES COLLECTIFS

La psychiatisation de la mort volontaire est un moment tardif dans l'histoire de la clinique. Dans la pensée classique, le suicide, individuel ou collectif, était considéré par les philosophes tantôt comme un acte de lâcheté face aux malheurs de l'existence, tantôt comme un acte de courage, de refus d'une vie indigne. Pour les juristes, le suicide était un crime contre soi-même, nullement un droit de l'homme à disposer de sa vie. Mais les aliénistes n'établiront, dans des descriptions cliniques, le lien étiologique entre aliénation mentale et suicide qu'au temps de Pinel et d'Esquirol, au début du XIX^e siècle, où commencent à être présentés, dans la littérature savante, des cas de mort volontaire d'individus isolés, de couples, de fratries, de familles, de groupes, interprétés en termes d'effets funestes de la morbidité mentale.

La médecine classique d'inspiration grecque est étrangère à cette théorie psychopathologique moderne de l'acte suicidaire.

Mais nous trouvons, dans des récits mythologiques, des suicides, individuels et collectifs, provoqués par la folie. Les suicidants en groupe peuvent être des voisins, des amis, des compagnons ou, le plus souvent, des membres de la même famille. Parmi les formes du suicide familial, le suicide fraternel est un thème fréquent des chroniques des mythographes.

Analysons l'un des nombreux cas légendaires de suicide en fratrie : l'histoire des trois filles de Cécrops. Ces imprudentes et téméraires jeunes filles avaient osé ouvrir une étrange corbeille. Elles découvrirent un enfant qui, protégé par un serpent, devait demeurer caché à la vue des hommes. Les trois filles de Cécrops furent terrifiées par le spectacle jusqu'à perdre la raison. En proie à un délire frénétique, elles se jetèrent sur le sommet du rocher de l'Acropole. La chaîne fatale des événements conduisant à la mort collective décrite dans ce récit peut être décryptée selon la série suivante : interdit de voir-transgression de l'interdit-dévoilement du secret-peur panique de la fratrie coupable-folie groupale-suicide des sœurs. Le lecteur des mythographies helléniques remarquera que, dans la plupart des mythes de suicide commis en fratrie, il s'agit d'un suicide sororal : les sœurs se donnent la mort ensemble plus fréquemment que les frères. Fait inexplicable que les

lecteurs des ouvrages de la psychopathologie collective retrouveront dans les revues savantes du XIX^e siècle...

TRANSES DIONYSIAQUES

Les rites et processions en l'honneur du dieu Dionysos ou Bacchus sont les plus connus des phénomènes collectifs du monde grec. Les aliénistes du XIX^e siècle se livrent à une interprétation psychiatrique du dionysisme, perçu comme l'expression d'une folie extatique collective, d'un délire mystique groupal. Le philosophe allemand Friedrich Nietzsche conteste cette vision médicalisante des phénomènes collectifs dionysiaques. Il y voit plutôt une tendance fondamentale indéradicable du psychisme humain, présente à travers les âges, préfigurée dans les mythes bacchiques. Une tendance irréductible aux catégories de la nosographie psychiatrique. Un moment exceptionnel où l'individualité et la singularité des sujets disparaissent dans un « lâcher prise » et se confondent dans le magma indifférencié d'un groupe de bacchants orgiastiques devenu l'unique protagoniste collectif d'un drame où les personnages imitent et reproduisent sur scène les figures mythiques de la déraison dionysiaque. Pour Nietzsche, l'essence du dionysisme n'est pas cette théomanie collective dans laquelle Calmeil voyait la nature profonde des phénomènes extatiques. Il s'agit plutôt d'un fait social, culturel et psychique analogue à l'ivresse des groupes, un « ravissement délicieux qui s'élève du fonds intime de l'homme, voire de la nature, lors d'une infraction analogue au principe d'individuation ».

Cette transgression des frontières individuelles dans le vécu groupal est perçue par Nietzsche comme un levier thérapeutique de type cathartique : « Il va de soi qu'à l'origine il n'y avait pas d'acteur individuel ; c'était la foule dionysiaque, le peuple qu'on devait représenter ; de là, le chœur dithyrambique. En mimant l'ivresse dionysiaque il devait, comme le chœur des spectateurs qui l'entourait, se guérir de son ivresse, en quelque sorte⁸. »

Les rites dionysiaques peuvent être compris comme une imitation, par des groupes humains en transe, de scènes primordiales de l'histoire archaïque du monde, où des esprits orgiaques de la Nature se livrent à des excès sans limite. Parmi ces esprits, un rôle majeur de

8. F. Nietzsche : *La naissance de la tragédie*, Paris, Gallimard, 1949, p. 228. Sur les effets thérapeutiques du son et de la musique, dans un cadre spécifiquement clinique contemporain, voir É. Lecourt, *Découvrir la musicothérapie*, 2006.